

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Manuscrits de Jean-Joseph Rabearivelo](#)[Collection](#)[Le poète](#)[Collection](#)[Chants pour Abéone](#)[Item](#)[Chants pour Abéone \[Éd.\]](#)

Chants pour Abéone [Éd.]

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

61 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph, Chants pour Abéone [Éd.], 1925-1928.
Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/francophone/items/show/23>

Description & analyse

DescriptionNe porte ni corrections manuscrites ni ratures, texte correspondant à l'édition CIDST.

2 exemplaires dont 1 (n° 23) rendu à la famille

Voir p. 175-196 du tome II des *Œuvres complètes*.

Auteur de l'analyseSerge Meitinger (6-07-2015)

Éditeur(s) de la ficheKarolina Resztak (16-09-2014) ; Xavier Jar Luce (6-07-2015)

RévisionSylvie Giraud (23-03-2017)

Informations générales

LangueFrançais

CoteNUM POE EDIT CHANTS ABEONE

Nature du documentÉpreuves édition

Collation63 (f.) 240 x 320 mm

SupportCanson Voiron

État général du documentBon

Localisation du documentFonds Rabearivelo, Institut Français, 14 avenue de l'Indépendance, 101 Antananarivo - Madagascar

Informations éditoriales

Publication Première édition: Jean-Joseph Rabearivelo, *Chants pour Abéone*, Henri Vidalie (éd.), édition de luxe de 50 exemplaires, Tananarivo, 1936.

Dernière édition: *Jean-Joseph Rabearivelo, Œuvres complètes II Le poète - Le narrateur - Le dramaturge - Le critique - Le passeur de langues - L'historien*, édition critique coordonnée par Serge Meitinger, Laurence Ink, Liliane Ramaroso et Claire Riffard, Paris : CNRS Éditions, 2012, 1790 p., coll. Planète Libre, p. 169-201.

Présentation

Date [1925-1928](#)

Genre Poésie (Recueil)

Mentions légales

Propriété intellectuelle et matérielle :

Famille Rabearivelo

Dépôt physique des originaux :

Institut français, 14 avenue de l'Indépendance, Antananarivo Madagascar

Demande de communication : brakotomanga@gmail.com

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Karolina Resztak](#) Notice créée le 16/09/2014 Dernière modification le 01/09/2022

*Pour oublier le jeu du Destin
 et fuir, une heure éphémère, l'ombre
 qui veut ternir de doute enfantin
 notre départ, sous la voûte sombre
 de cette auberge où, tant, nos ennuis
 aiment mourir, LYS-BER, cette nuit,
 nous rendrons-nous ?*

*N'éteins pas ta pipe
 qui règle bien la sérénité : —
 le ciel est si gris que j'anticipe,
 sans elle, un temps de vaine tristesse,
 un temps frileux, sans franche gaieté*

*et que, tentatrice impuissante et fleur épanouie
vainement pour ton fier dédain, la splendeur inouïe
qui brille dans les yeux des filles de la nuit
mourra pour n'avoir pas enchanté ton ennui
occupé par l'oubli total de la perfide Parque
et par le souci d'enrichir de rêves bleus ta barque !*

*Ta barque ! Qu'elle soit comme celle d'Ulysse !
Que près d'une rade fleurie,
altière et triomphale, elle vogue et se glisse !
Et je reverrai ma patrie,
fort comme celui-là que chanta Du Bellay
d'expérience et de raison,
et sachant divertir mon grand coeur désolé
dans les fanes de sa saison
première, et de marcher sans l'ombre matinale
ni la fraîcheur ensoleillée
du printemps ! Exhorter sa tristesse automnale
de verger aux fleurs dépouillées,*

*par la promesse encor vivante en ses rameaux
que plie et courbe le Regret,
et par les sons ardents et nouveaux des pipeaux
qu'en ses débris je taillerai !
Jeunesse à disperser, demain, parmi le sable
brûlant d'une terre étrangère,
je ne me plaindrai pas que, charme périssable,
grâce d'une heure passagère,
tu me quittes, pourvu que je puisse élever,
ô toi qui ne reviendras plus,
des chants ! Et la pitié fidèle cultiver
autour de ton vain tumulus !*

*De ma jeunesse le tombeau,
ainsi qu'un bleu mirage,
surgira du fond d'un naufrage
de barque à la Rimbaud ;
et, sur son tertre maritime,
au gré des flots mouvant,
égorgera, pieux, le vent
du large des victimes.
L'opalescence de la mer,
la pureté de l'onde
où couve un mystérieux monde
mourra tandis qu'amer*

*un cri de colombe étranglée,
qu'on prit sous d'autres cieux,
pleurera ses bocages bleus
au pied du mausolée
sous les inexorables crocs
d'un fier oiseau sauvage
venu d'un aride rivage
tout hérissé de rocs...
Son sang de pourpre ardente et sombre,
coulant sur d'éternels
couchants, sera quels solennels
dons à porter à l'ombre
avide, errante en ce tombeau
qui, comme un bleu mirage,
survivra seul à ton naufrage,
ma barque à la Rimbaud !*

GLOSES MUSICALES

*D'amertume vêtue et de lune, tu joues,
ce soir de nonchaloir, l'Adieu du Divin Sourd ;
et vers moi quel émoi long à la fois et court
vient ! Le vent de la mer ! Il vibre sur mes joues...*

Bonheur d'une heure au coeur du voyageur éclos !

*Le mol balancement de la mer et des flots
m'invite à t'oublier, cher ennui qui m'irrites :
grand départ sans retard ! Pages graves écrites
au livre de ma vie ivre !*

Ainsi, délivrés,

*plus ne traîne mon coeur au gré des vains regrets,
 et moins clame mon âme au mal morne mais calme !
 Voici : souple et courbé, s'ouvre un amour de palme
 m'obombrant de son bond frissonnant et frileux ;
 voici l'intensité du feu des âtres bleus
 allumés en la nue où la lune endormie
 éparpille en silence un souffle d'accalmie ;
 et des rêves, là-bas, vont verser des oublis
 spécieux dans mes yeux que trouble le roulis ;
 et, suave, ondulant sa brune chevelure,
 la Nuit épanouie exhorte ma voilure
 à fendre hardiment les plus lointains des flots...*

*Oh ! ce bonheur au coeur du voyageur éclos
 par le rythme animant le morceau que tu joues,
 MARY !*

Toute la mer se verse sur mes joues !

*Et toi, chère SAHONDRA, au moment où se gonfle
de songes la voile nocturne,
et de miel latescent, de lait limpide est comble
la coupe sombre de la lune,
tu trompes mon regret avec l'effet d'un rythme
évocateur de mélodie
à la Schubert. Je sens la crainte qui m'opprime
s'offrir à moi comme enfantine...
Je vois, dans l'infini d'un rêve bleu, des golfes
s'enfoncer sous des palmes vastes
où des soleils de pourpre ardente se dissolvent ;
où, comme des oeufs sur des vasques,*

*se jonglent des parfums frais, inconnus et troubles ;
où, se disputant une pulpe
juteuse, des oiseaux d'or s'ébattent par couples
et font s'épanouir leurs huppés...*

*Le sortilège, hélas ! a tôt brisé son charme,
et, comme une fuite rapide
de naïade, le ton s'est tu !*

*Oh ! ce grand calme
pèse en mon coeur qui bat plus vite !*

*O ma mère, je sors d'un rêve musical
dont m'ont charmé l'ardeur et la tonalité ;
pourtant de ce pays qui ne m'est pas natal,
je vous reviens avec un coeur désenchanté !*

*J'ai vu s'épanouir des aurores splendides,
roses comme un bouche enfantine, promises
à ma nef, et sortant des plus belles Florides,
et, gonflant de l'azur l'outre avide, des brises
donner une saveur de bonheur et d'oubli
à ma coupe où fondait le regret de l'exil ;
je me suis vu devant un golfe plus fleuri
et chantant qu'un jardin où fleurit tout Avril ;*

*mais comme mon navire allait jeter son ancre,
beau comme enfant de chœur officiant dimanche,
tout se désagrèga, tout s'estompa ! Quelle encre
huileuse avait craché sur cette page blanche ?*

*Et j'ai besoin, ce soir, mère, de votre front
tranquille, de vos bras et de votre regard :
seuls miroirs apaisants où point ne s'offriront
les mirages déjà suscités du Départ !*

LES CHANTS CONTINUENT

*Les craintes de partir, nous ne les sentons plus,
LYS-BER, et les jours vains de peur sont révolus !
Le Rondeau du Départ chante faux aujourd'hui
pour nous, et ses sanglots nostalgiques ont fui
tellement, que nos coeurs n'ont plus d'autres tortures
que celles de rester en la même nature !
Une soif d'inconnu nous brûle et nous possède,
et, déjà, nous poursuit, nous hante, et nous obsède
l'appel des ciels nouveaux et des visages étrangers ;
nous ne nous reconnaissons plus ; nos coeurs ont si changé
qu'à nous-mêmes ils sont devenus incompris !
Mais nos rêves, LYS-BER, sont des rêves fleuris,*

*et cueillons-y la paix qu'encore nous ne sûmes
avoir en ces milieux sombres où se consomment
nos forces !*

*Ah ! laissons médire du ravage
que fait en nous l'attrait des plus lointains rivages,
ces sanglots de pitié vaine et d'erreurs enflés !
Et, lorsque près du havre, il diront : « Plaignons-les ! »,
du haut du balcon vert où Baudelaire s'accouda,
répondons par le chant du Mœsta et errabunda !*

*Jeunesse agonisante au seuil du rivage exotique,
toute la vie éclate encore en toi : le viatique
t'est donné par la force et l'amour de nos morts !
Va, n'apprehende pas que se fane ton corps ;
que te consolent les moissons de promesses fleuries
dont parfumeront ta langueur d'ineffables féeries :
le pays de Cocagne où tu t'effeuilleras
tandis que les palmiers élèveront leurs bras
vers le ciel, comme pour cueillir la floraison absconse
— mais qui fait juter du parfum — des étoiles, et qu'on se
couche sur des lichens et des mousses marins,
atrocement bercé par des chants de serins,*

et guère propre à notre jeunesse !

*Assis devant deux verres d'oxy ;
dont le parfum est celui des voiles,
et découpant un chapon farci,
nous rêverons aux ports. Les étoiles
s'enfileront, dans la profondeur
nocturne, sur les monts bleus. L'ardeur
atrocément folle et frénétique
qui donne vie aux cris des banjos,
évoquera quel havre exotique
où, profitant d'une alme embellie,
viennent pour nous les filles-des-eaux,
viennent tromper la mélancolie !*

*Fuite éperdue et brusque que celle de tes oiseaux,
Amitié ! Le ciel porte le deuil triste de leurs vols
accomplis sous le souffle d'une alliciente brise
dont on ignore encore le terme ! — Sous quel vertige
lourd et mélancolique tombe mon âme au moment
où, seul, je viens vous suivre des yeux au calme chemin
qui sur l'inconnu s'ouvre dans sa courbe d'allégresse,
amis ? — Quand vous rejoindrai-je ?*

*C'est toi ! tu me devances sur la route de l'exil !
Et je suis seul à boire, LYS-BER, dans le Déplaisir,
en attendant que sonne pour moi la belle minute
du départ ! Et me trouble qui sait quelle solitude*

*et m'émeut ce silence qui m'entoure le grand coeur,
et fait trembler mes fibres le souvenir d'être seul,
et de mon coeur l'automne, cette aquarelle d'angoisse,
s'aggrave de quelle gouache ?*

*Oh ! que bientôt s'estompent ces ombres ! Et que l'azur,
de signes orageux vierge, me découvre l'Inconnu.*

*Pourtant y reverrai-je de son vol la moindre trace,
migrateur intrépide, migrateur qui me devances
au coeur de l'Ailleurs vague qu'assigne seul le Destin
et que seul délimite ton caprice d'inconstant ? —*

*Mais, le soir, quand ils passent, savent-ils sous quels feuillages
se revoir, les oiseaux nomades ?*

in memoriam Thomas ROBISON

*Vaste dôme de bougainville
qui le portail fleurit de sang,
couchant de pourpre et rubescent
ceignant de fleurs roses la Ville,
amour d'azur épanoui
au front verdoyant des vallées,
dances souplement enroulées,
le soir, pour tromper notre ennui
tandis qu'aux clairières ombreuses
des sous-bois, chantent des oiseaux
de flamme, chantent sans échos
sortis des touffes ténébreuses*

pour parvenir jusqu'aux amants
qui s'entretiennent sur un lambe
étendu près de l'âtre où flambe
un feu de sauges parfumant, —
ces charmes frais de notre race
que de ton art tu animas,
qui nous les redira, Thomas,
avec la même et belle grâce ?

Je ne vois plus que des corbeaux,
je n'entends que leurs voix nocturnes
sur tes ébauches taciturnes
dont chaque feuille est un tombeau
dressé dans l'ombre à ta mémoire,
paré des fleurs de l'Amitié !
Tu ne mourras pas tout entier :
le fleuve aura toujours sa mère !

Mais ce qui ne viendra jamais
m'accompagner au seuil de l'île,
c'est ton cœur chaud et juvénile
fleuri de sentiments aimés !

*Et quelle âpre mélancolie
étreint mon âme en y pensant !
En vain je chercherai l'Absent,
et son ombre même abolie
sera loin de mon vaisseau prêt
à quitter la terre natale !
Et, du fond de la mer étale,
viendra m'enivrer quel regret !*

Janvier - février 1926.

POSTLUDE

Le Chant inconnu de Childe-Harold

*Pourtant le jour approche où je vous quitterai,
ô mon enfance, ô ma jeunesse, ô mon amour ;
je vivrai sous le signe aride du Regret
et je cueillerai chaque jour
quelque grappe chargée et lourde d'amertume,
de souvenirs, d'ennuis et de mélancolie ;
je ne respirerai qu'un parfum de bitume
et des mers toute la folie !
Exil ! et toi, son ombre inéluctable, Oubli,
vous me recouvrirez sous vos débris obscurs
comme l'automne au front orgueilleux aboli
sous les dardres d'un sombre azur !*

*Je crierai de frayeur afin qu'on me délivre
ainsi qu'un taureau pris dans un buisson de ronces ;
en vain ! Je ne serai que de mes douleurs ivre :*

ma perte sera vos réponses !

*Tout parle de naufrage et tout parle de mort,
le signe rouge marque et couvre l'horizon . . .*

Où me mènerez-vous, mains brutales du Sort,

et sur quel paisible gazon

*ou sur quelle herbe amère à la fleur vénéneuse
m'étendrez-vous un jour à la fin du voyage ?*

A quel but atteindra ma vie aventureuse :

le fond des mers ou le rivage ?

N'importe ! Embarquez-moi puisqu'il faut m'embarquer !

*Jetons un seul regard sur les feux du matin
de qui la gloire vient peut-être me narguer*

dans les rigueurs de mon destin !

Demain, c'est la ténèbre épaisse et le mystère ;

demain, c'est au départ le douloureux poème

que puisse dire une âme attachée à la terre ;

demain . . . c'est la vie elle-même !

Juin 1927.

ORDRE DES POÈMES

ORDRE

PRÉLUDE I, II, III

Puisque je partirai

Bientôt il connaîtra

Pierre Camo, combien

J'écarte des ficus

Ainsi, ô ma jeunesse

Alors, ô ma jeunesse

Raconte-lui, jeunesse

Mais pourquoi craindre déjà

Jeunesse agonisante

Ta barque !

De ma jeunesse le tombeau

ORDRE

GLOSES MUSICALES

D'amertume vêtue

Et toi, chère Sahondra

O ma mère, je sors

LES CHANTS CONTINUENT

Les craintes de partir

Pour oublier

Fuite éperdue

Vaste dôme de bougainville

POSTLUDE

OUVRAGES A PARAÎTRE
DU MÊME AUTEUR

POÉSIE :

Galets

Océan Indien

Points d'orgue

Antée

Vers dorés

Trèfles

Fuegos azules

La deuxième solitude de Gongora
(transcription française)

LITTÉRATURE :

Le triangle hermétique, (Gongora, Scève et Marin).

Achévé de tirer le
20 septembre 1936
sur les presses du
Maître-Imprimeur
Henri VIDALIE
rue Dupré, Tananarive.

ceux qui vont partir et dont une douleur vive
ronge l'arbre vital et tient l'âme captive !
O mes morts, me voici ! Daignez m'entretenir !
Que votre âme, un instant, revienne pour bénir
mon grand départ ! Sortez de cette solitude
gravement désolée où quelque ingratitude
délaisse impunément votre mémoire ! O morts,
faites que mon vaisseau connaisse d'âmes ports !
Veillez sur votre enfant durant son aventure,
lui qui ne craint rien, sauf d'être sans sépulture
ou d'offrir ses derniers restes — sa chair, ses os
et sa jeunesse verte — à la faim des oiseaux !

OUVRAGES PARUS
DU MÊME AUTEUR

POÉSIE :

La coupe de cendres, 1924.

Sylves, 1927.

Volumes, 1928.

Presque-Songes, 1934, (eaux-fortes de Urbain-Faurec, grand in-4°).

Traduit de la nuit, 1935, (hors-texte par E. Perrin).

Vientos de la mañana

(illustrations de Concha Olivarés, grand in-folio, sous presse à Rio)

LITTÉRATURE :

Enfants d'Orphée, 1931.

THÉÂTRE :

Fille d'Oiseau, 1935.

Aux Portes de la Ville

(version anglaise de Léo Flint, sous presse à New-York).

DIVERS :

Ephémérides, 1934.

Tananarive

(en collaboration avec Eug. Baudin. Bois gravés de Pierre Fonterme).

Jean-Joseph RABEARIVELO

CHANTS
POUR
ABÉONE

Chez Henri VIDALIE, Imprimeur

TANANARIVE

1936

JUSTIFICATION :

*Tirage strictement privé
limité à 50 albums d'épreuves
sur papier Canson - Voiron
numérotés de 1 à 50*

N^o 22

A L'AMITIE
A LA MORT

*que personnifie dans ma pensée
votre double mémoire*

MES AMIS
MES FRÈRES

Thomas ROBISON

et

J.-H. RABEKOTO

mes devanciers en l'Aventure

la vraie

la seule

dont nous ne sachions rien

J.- J. R.

Any where out of the world.

E. POE.

Loin ! loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !

BAUDELAIRE.

*Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue . . .*

MALLARMÉ.

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte.

J. de LA VILLE de MIRMONT.

Le vent vous gonfle en vain, voiliers de nul voyage.

Marcel ORMOY.

TROIS PRÉLUDES

I

*En vain je saurai, ô livres
propagateurs de la force
à prendre aux espaces libres
des savanes et des mornes ;
en vain je saurai goûter,
grâce à vous, le clair éther ;
en vain je lirai Lavaud,
Camo, Toulet, Hart ; en vain
viendront les Océanides
danser sur les plages chaudes,
qui le front paré de palmes
fraîches ou de fleurs de pourpre,*

qui les seins frais pleins de charmes
comme un fruit double qui s'ouvre
aux caresses du soleil ;
en vain l'appel éternel
du voyage m'étreindra :
résisterai-je au chagrin
que souffrit jadis Ovide
devant la mer désertique ?

Plus fortes que les lianes
aux vieux tombes enlacées,
les grâces virgiliennes
de la terre de ma race,
de la terre de mes morts
ainsi que de mes amours,
viendront au bord de la mer,
viendront se refaire aimer,
et, dans mon âme oublieuse,
mettront quel ardent malaise !

II

*Goût d'étrange, saveur d'inconnu, soif brûlante
d'Ailleurs, ce ciel nouveau qui t'obsède et tourmente
t'offrira-t-il, parmi la paix des palmeraies,
les délices des yeux et des sens ignorées
que l'art habile et vain des villes te refuse ?
Quelle, parmi le flot de la clarté diffuse
au coeur d'une nature encore inviolée,
quelle tente de vent libre et calme gonflée,
— immobile steamer chargé de ta fortune,
conque de lys fragile où s'annonce la lune, —
berçant ton rêve au seul rythme du pur silence
qui se confronte avec le grand cri qui s'élançe*

*de ton intérieur, apaisera ta peine,
ô coeur d'enfant qui veux défer la Sirène
afin de t'affranchir des liens de la terre
et d'étancher ta soif que rien ne désaltère.*

III

*Oiseaux migrants, nomades de l'azur
et du calme vert des forêts tropicales,
que de mers encore, hélas ! et que d'escales
avant d'aborder au port heureux et sûr !*

*Cependant, vainqueurs du vent et de l'espace,
le dôme nouveau des palmiers entrevus
au seuil lourd d'Ailleurs des beaux cieux inconnus,
refait votre espoir et double votre audace !*

*Ah ! j'ai tant de fois envié votre sort
pourtant menacé de chute et de naufrage
pour n'avoir aimé que l'incessant mirage
des ciels et des flots, loin de l'appel des morts !*

*Et si l'horizon qui limite ma vue
n'avait en ses flancs les premiers de mon sang,
si j'oubliais que ce terme florissant
garde les tombeaux dont ma race est issue,*

*j'aurais déjà pris ma place dans la barque
qui mène au delà des fleuves et des mers
pour ne plus cueillir que des fruits moins amers
avant que fût consommé le jeu des Parques !*

*Et j'aurais connu, comme vous, des matins
parés chaque jour des fleurs d'une autre terre ;
battant l'océan d'un nouvel hémisphère,
mon rêve aurait fait quels somptueux butins !*

CHANTS

*Puisque je partirai demain pour l'aventure
et qu'un destin d'errant changera ma nature
sédentaire, puisque sous de nouveaux climats
je vais vivre au milieu des lourds parfums des mâts
et parmi le frisson innombrable des palmes
qui couvrent de leur ombre éternelle les calmes
rades, puisque mon coeur meurtri mais résigné
devant tout l'Inconnu vous sera éloigné,
ô mes morts, me voici : par ce soir de bruines,
je m'agenouille sur les dernières ruines
qui cachent vos fronts nus mangés par les fourmis
auxquels ne pensent plus vos fils présents, hormis*

CHANTS POUR ABÉONE

*Bientôt il connaîtra le long frémissement
qui du port boréal parcourt le firmament ;
il verra l'étendue immense et désertique
du sable auquel le pas des femmes exotiques,
en un souple, et mouvant, et nombreux frisselis
de pagnes bigarrés, arrachera des cris ;
à son regard perdu s'offrira l'éternelle
lumière qui nourrit les champs des citronnelles ;
il entendra, mêlés aux chants des mariniers,
les échos de l'appel des boeufs dans les palmiers ;
et le vent, bondissant sur les flots et les vagues,
lui fera respirer les parfums chers mais vagues*

*de sa ville natale où l'attendent les siens !
Alors, ô mes aïeux, se noueront les liens
plus fortement en son âme, qui vous unissent !
Il formera le vœu que le plus tôt finissent
son exil, son voyage au multiple tourment !
Il fermera les yeux au bel enchantement
de la mer océane, et son âme assagie
ne saura plus céder à tant de nostalgie !*

*Pierre CAMO, combien me sont plus chers vos livres
depuis qu'au fond de moi je sens des rêves ivres
de répondre à l'appel des terres inconnues !
Je les savoure ainsi que des pulpes charnues
au parfum captivant ; ils me font voir en songe
cette vie à venir dont l'attente m'excède :
tétant l'âpre langueur qui se couche et s'allonge
dans l'ombre, me voici que tourmente et possède
un amer sentiment de joie et de regret
mêlés !*

*En vain je chante : un arpegge secret
insinue à ma voix je ne sais quels sanglots ;*

*et ni le rythme ardent des chants des matelots,
ni la sonorité des étranges couleurs
qui m'éblouissent, ne savent donner un ton
décisif de liesse et de calme bonheur
à ma flûte.*

*CAMO, comme de chez Pluton,
alors, je me croirai, au terme du voyage,
revenu : ces odeurs de mort et de naufrage
parfumeront le front ridé de ma jeunesse,
et j'attendrai longtemps avant qu'elle renaisse !*

*Ah ! nos désirs sont fous, vaines nos espérances
d'amuser et charmer notre vie inégale
en des pays lointains aux sombres attirances :
rien ne vaut la douceur de la terre natale !*

*J'écarte des ficus les branches ténébreuses
afin de parvenir aux retraites heureuses
où repose le souvenir de nos vieux Rois,
et gisent les tombeaux des beaux jours d'autrefois.
Quelque chose de mort et d'archaïque y pèse ;
un silence y promène un deuil que rien n'apaise
car l'Acropole bleue a le coeur dévasté !
Et n'était ce buisson ombreux, sa nudité
s'offrirait à nos yeux !*

*Debout sur ces augustes
débris, ces tumulus abolis ou vétustes,
venu pour supplier les âmes de mes morts*

d'accompagner toujours mon esprit et mon corps,
HART, je pense à vos chants ainsi qu'à leur sagesse,
et je ne puis ne pas craindre pour ma jeunesse !
Quoi ! loin du sol natal, dévolue au Regret,
sa pourpre floraison de sang j'effeuillerai !
En vain les dieux rendront mon existence claire,
et les aïeux, sur moi, leurs ombres tutélaires
tendront : le souvenir des précoces moissons
de mes forces vivra !... Quelles tristes chansons !
Pourtant l'évasion vers la mer nous enivre,
souplesse incontenue en nous qui se délivre
et qui veut se briser au moment du retour
plutôt que de mourir sans avoir vu le jour !

*Ainsi, ô ma jeunesse, ô ma jeunesse en fleur,
je te sacrifierai ! Ta naissante couleur
mourra sous d'autres cieux, et, comme une corbeille
de fruits entre les mains prodigues d'un enfant,
tu te dépeupleras de la riche merveille
qui de promesses gonfle éperdument ton sang !
Un rivage inconnu couvrira tes épaves ;
le vent des bords marins aux astuces suaves
dispersera ton souffle au long des ports lointains ;
sa lente violence épuisera tes forces ;
et, quand tu sortiras de ces nouveaux destins,
tu seras, ô jeunesse, un arbre aux branches torses*

*mais duquel sont cueillis ou sont tombés les fruits.
Tu ne seras qu'un temple aux quatre murs détruits,
mais tes débris, hélas ! sur la terre étrangère
où tu auras été, Jeunesse, resteront !
Et la déesse, à qui je dédie et confère
tes beaux autels fleuris, se cachera le front !*

*Alors, ô ma jeunesse, ouvre-lui tes beaux bras,
tes beaux bras décharnés,
et dis-lui d'un ton sûr que tu lui reviendras,
et que tu lui renais ;
dis-lui que l'arbre mort encore a ses racines
et ses forces latentes
qui, malgré les rigueurs des atteintes marines,
ont su rester vivantes ;
que les félines mains, ni le geste brutal
mais qui sait défaillir
des humides beautés au parfum de santal
ses fruits n'ont pu cueillir.*

*Oui, Jeunesse restée aux bords lointains, pour qu'elle
revoie en sa pensée
ton âme sans détours, ton coeur pur et fidèle,
dis-lui ton odysée !*

Raconte-lui, Jeunesse :

« Au rythme de la mer

*seul a chanté pour moi le sentiment amer
de l'absence. Mon coeur, à la joie éphémère
qu'offraient pour l'amuser de sa peine têtue
les charmes d'une chair si clairement vêtue,
n'a pas, même une fois, défailli. Ma vertu
était sans tache ainsi que la pulpe nacrée
des cocos et leur jus à la saveur sucrée.
Chaque nuit, pour distraire et tromper mon regret,
tandis que plus profond était mon ciel d'exil,
j'écoutais du balcon le sonore babil*

*des passantes au timbre ardemment inutile ;
plus d'une avait la fleur des seins épanouie,
et répandait dans l'air torride de la nuit
la perfide fraîcheur de son parfum d'ennui ;
mais mes yeux, occupés à poursuivre un beau rêve,
se fermaient fièrement ou, rivés sur la grève,
invitaient au départ heureux l'agile nef. »*

*Mais pourquoi craindre déjà l'appel de la Sirène,
Jeunesse ? A son danger oppose une âme sereine !*

Qui purifie autant que le vent de la mer ?

*Quel plus calme bonheur pour l'esprit que l'éther,
que la lumière et que l'azur ? Un vaste paysage,
une riche nature attendent. Calme ton visage,
et qu'il s'apprête à plonger, humant les alcalis,
hors de l'immensité noire où tu t'ensevelis !*

*L'esprit est un oiseau qui souffre d'être en cage,
l'esprit est un verger que l'on met en saccage
si l'on abandonne ses fruits dans l'ombre ! Le soleil
seul mûrit et parfume, ô Jeunesse !*

*Du grand sommeil
des villes qui te retient, sors vite et te délivre,
dussions-nous en mourir !*

*Oh ! pouvoir fermer son livre
au rythme de la mer qui lance éperdument
son haleine salée au sein du firmament !
Et, hautainement insensible au chant de la Sirène
qui fait pâmer sa chair nue au soleil, dire ton thrène !*